



Marie-Odile Bagnères : témoignage

Marie-Odile Bagnères, Bernard Desbrosses, Christian Galant

► To cite this version:

Marie-Odile Bagnères, Bernard Desbrosses, Christian Galant. Marie-Odile Bagnères : témoignage. Archorales : les métiers de la recherche, témoignages, 12, Editions INRA, 170 p., 2007, Archorales, 2-7380-1220-5. hal-02824837

HAL Id: hal-02824837

<https://hal.inrae.fr/hal-02824837>

Submitted on 6 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Marie-Odile Bagnères

Je suis née le 1^{er} septembre 1938 à Cahors dans une famille originaire du Sud-Ouest. Mon père ayant été nommé à Lyon en tant que magistrat, depuis cette époque, je vis dans cette belle ville, où j'ai fait mes études et l'ensemble de mon parcours professionnel. Ma jeunesse a été sans histoire mais avec des souvenirs de la vie d'après-guerre. J'ai passé le bac philo dans les années 55 ou 56, après quoi, j'ai intégré l'École des Beaux-Arts de Lyon et un peu plus tard, la faculté de Lettres pour étudier l'histoire de l'art avec le projet de l'enseigner un jour à l'université. Je préparais le professorat de dessin pour les lycées et collèges, les examens - que l'on appelait alors certificats - pour obtenir la licence de dessin, se déroulaient au lycée Claude Bernard, à Paris.

J'étais encore étudiante et n'avais pas terminé mes examens lorsque j'ai appris que le professeur Robert Barone, titulaire de la chaire d'anatomie à l'École Nationale Vétérinaire de Lyon, cherchait quelqu'un pour faire des illustrations d'anatomie vétérinaire. Parallèlement à mes études, j'occupais un poste de maîtresse auxiliaire au lycée Edouard Herriot et au collège Morel, deux établissements d'enseignement de Lyon. Avec cette annonce, j'ai pensé que cela pouvait constituer un petit "job" complémentaire car j'avais quelques connaissances en anatomie. En effet, dans le cadre de ma formation au professorat de dessin, j'avais approché un peu l'anatomie grâce à des cours d'ostéologie et de myologie, deux disciplines nécessaires à la compréhension de la morphologie.

J'ai donc écrit au professeur Barone qui m'a convoquée pour faire des essais. Je me suis présentée avec mon dossier et il m'a expliqué ce qu'il attendait de moi : il s'agissait de participer à la publication d'un ouvrage en six ou sept tomes sur l' "Anatomie comparée des mammifères domestiques" dont je devais assurer l'iconographie.

Ce grand projet supposait la création d'un poste de dessinatrice, l'INRA y était favorable car l'Institut soutenait ce sujet de recherche. C'est ainsi que le poste a été demandé à l'INRA et obtenu. De plus, en dehors de ce sujet, il y avait du travail d'illustration pour d'autres ouvrages, publications, thèses produits par la Chaire d'Anatomie.

En fait, j'étais loin du petit travail que j'avais imaginé, il s'agissait d'un poste à part entière. Ce qui a joué en ma faveur, ce sont mes notions d'anatomie qui ont plu à monsieur Barone. En me proposant de m'embaucher, il m'a dit : "si vous acceptez, sachez que c'est un véritable emploi, il va vous falloir acquérir une formation interne, promettez-moi de rester au moins deux ans !" Pour moi, ce fut un changement radical vis-à-vis de mes espérances professionnelles, moi qui me préparais au professorat de dessin artistique libre, à la décoration, à l'histoire de l'Art, ce nouvel horizon me paraissait assez aride. J'ai donc demandé deux semaines de réflexion avant de donner ma réponse.

J'ai réfléchi et j'ai pensé que je n'étais pas sûre de réussir le dernier certificat de licence qui s'intitulait "sciences annexes". Ce certificat comprenait de l'anatomie humaine, cette discipline me plaisait bien, mais il y avait aussi de la géométrie descriptive. J'avais beaucoup de mal dans cette matière, étant peu douée pour les mathématiques.

Je n'étais pas sûre non plus de réussir le CAPES nécessaire à la fonction de professeur titulaire ; avec cette opportunité qui se présentait à moi sans l'avoir vraiment cherchée, je me suis dit que j'avais là un travail, un métier et qu'il fallait savoir saisir

Quelques dates

- 1964 : recrutement à l' INRA - ACT 3B au laboratoire d'anatomie de l'École Nationale Vétérinaire de Lyon
- 1980 : passage en 2B
- 1984 : titularisation en TR Ex
- 1986 : concours interne assistante-ingénieur
- 2001 : départ en retraite

7 ouvrages d'anatomie vétérinaire ont été publiés comportant ses illustrations.

l'occasion. J'ai donc accepté. Mon père est décédé peu après, je souhaitais une situation stable et je me suis accrochée. C'était en 1964 et je suis restée dix-sept ans à travailler avec le professeur Barone qui est parti à la retraite en 1982. Il a été remplacé par madame le professeur Éliane Chatelain, encore en place quand j'ai pris ma retraite en 2001.

Mes débuts à l'École Vétérinaire de Lyon (ENVL) furent très durs, car pour ce travail d'illustration, mes notions d'anatomie bien qu'assez approfondies se sont avérées insuffisantes, compte tenu du degré d'exigence nécessaire et justifié pour des ouvrages destinés à l'enseignement de l'anatomie aux étudiants vétérinaires ainsi qu'aux scientifiques anatomistes. J'ai été d'emblée impressionnée, pendant ce temps de formation, par la rigueur et la sévérité de mon chef, le professeur Barone, mondialement connu dans le milieu de l'anatomie vétérinaire ; c'était un homme dur et exigeant avec son personnel et avec lui-même. Il m'a fallu m'y faire. En plus de cela, j'ai dû m'adapter à l'atmosphère des salles de dissection, ces lieux humides et froids, qui sentaient mauvais, avec des viandes formolées très rapidement défraîchies... Je rajouterai la pénibilité des postures physiques : je devais travailler vite car les pièces disséquées ne se conservent pas longtemps. Pour m'aider, on prenait des photos des pièces mais ce n'était pas suffisant. Au début, en noir et blanc, les tirages ne donnaient pas grand-chose et il a fallu attendre quelques années pour passer à la photo couleur. Mes premiers travaux ont porté sur de grosses pièces (chevaux et vaches). Pour avoir une vue d'ensemble et réussir la mise en place, il fallait les visualiser d'en haut. J'étais donc obligée de monter sur les paillasses des salles de dissection, de me pencher au risque de glisser et de tomber, tout cela pendant que mon patron



Marie-Odile Bagnères avec M. Barone devant la nouvelle École Vétérinaire de Lyon.

Les dessins sont de Marie-Odile Bagnères



Marie-Odile Bagnères avec Jacques Perault (assistant) au musée d'anatomie de l'ancienne École Vétérinaire de Lyon.

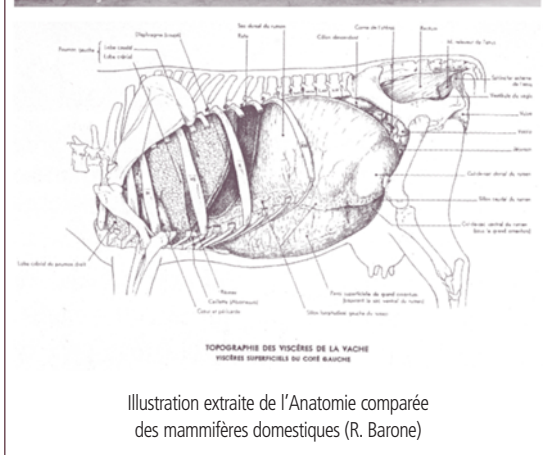
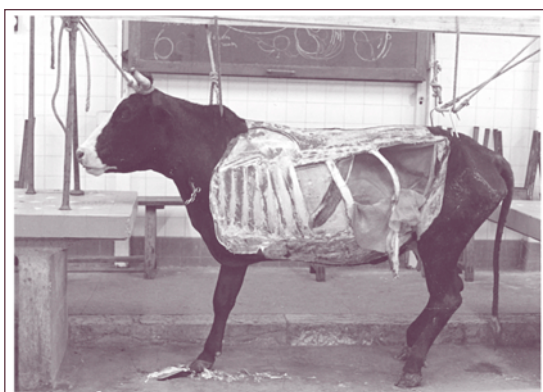
m'expliquait ce que je devais dessiner. J'avais parfois l'aide d'assistants ou d'étudiants qui me donnaient quelques précisions, me remettaient sur la bonne voie lorsque je risquais de me tromper. Je ne disséquais pas mais j'avais des gants et des pinces qui me permettaient de manipuler la pièce pour vérifier quelques détails.

En 1964, avez-vous été recrutée comme personnel de l'École Vétérinaire ?

Non, j'ai été personnel INRA dès le début. Entre 1962 et 1975, l'ENVL a bénéficié de nombreux postes créés par l'INRA.

Quel était précisément le sujet de recherche de monsieur Barone ?

C'était l' "Anatomie comparée des mammifères domestiques". Cette étude concernait les mammifères domestiques les plus courants : les équidés, les bovins, les petits ruminants, le porc, le chien, le chat et le lapin, ainsi que l'homme (pour celui-ci nous étions en liaison avec la faculté de Médecine). L'anatomie comparée traitait de toutes les parties de l'anatomie, l'ostéologie, la myologie, la splanchnologie (étude des viscères comprenant les appareils digestif, respiratoire, urogénital et embryonnaire). L'angéiologie (appareil circulatoire) était presque terminée quand monsieur Barone est parti à la retraite. Je n'ai pas eu le temps d'illustrer la neurologie mais il faut dire que c'était un travail gigantesque, un vrai travail de titan !



Je reviens un petit peu en arrière.

Vous avez commencé les Beaux-Arts et la fac de lettres avant d'intégrer l'INRA. Avez-vous ensuite terminé vos études ?

J'ai terminé mes études aux Beaux-Arts mais en ce qui concerne la fac de lettres, n'ayant pas commencé en même temps que

mes études artistiques, je n'ai pas eu le temps de terminer. J'avais quelques certificats de licence mais j'étais encore loin du but, alors j'ai laissé tomber pour rentrer à l'ENVL.

Combien de temps avez-vous passé aux Beaux-Arts ?

J'ai dû y passer quatre ans mais je n'ai pas fait que cela. En même temps que les Beaux-Arts, j'ai suivi en fac de lettres des cours d'histoire de l'art et dès que j'ai eu deux certificats de licence, je suis devenue maîtresse auxiliaire de dessin au collège Morel et au lycée Edouard Herriot qui était un des meilleurs lycées de filles à Lyon. Ces activités ont duré plusieurs années jusqu'à ce que le hasard me fasse entrer dans le service d'anatomie de l'ENVL et à l'INRA par la même occasion.

À quelle date, précisément, avez-vous intégré l'INRA ? Sur quel poste ?



Personnel et stagiaires étrangers en 1970 au laboratoire d'Anatomie de l'ancienne École Vétérinaire de Lyon.

Le 1^{er} mars 1964. Sur un poste de technicienne 3B. L'INRA n'a évidemment pas voulu reconnaître mes certificats, lesquels ne relevaient pas du tout du domaine scientifique. Je suis restée pendant très longtemps 3B. Après quoi, je suis passée 2B en 1980. Au moment de la titularisation, je suis devenue assistante-ingénieur après avoir passé le concours, c'était en 1986. C'est à ce grade que j'ai terminé ma carrière à l'INRA en 2001.

Quelles étaient vos références par rapport à la connaissance que vous aviez de la planche anatomique ?

Aux Beaux-Arts, comme je l'ai dit précédemment, pour la section professorat de dessin, on étudiait l'anatomie, mais seulement la partie ayant trait à la morphologie.

Cela concernait l'homme ?

C'était uniquement l'homme, on dessinait des planches très techniques et théoriques avec les différentes vues d'ostéo (latérales, médiales, ventrales, dorsales, ...) et pour les muscles tous les plans (superficiels, moyens, profonds). Venaient ensuite les applications, pour lesquelles, nous étudiants, étions installés autour d'une statue, de préférence une copie de statue antique, comme le discobole ou quelque chose de ce genre et selon son emplacement chacun d'entre nous avait bien sûr une vue différente à dessiner.

À partir de ce dessin, avec vues en raccourci, il fallait de mémoire, positionner sur un calque le squelette conformément à la position du modèle, et sur un autre calque recouvrant celui de l'ostéo, il ne restait plus qu'à faire figurer de la même façon la structure musculaire.

Cette technique m'a servie quand j'ai travaillé avec le professeur Barone, pour certaines mises en place très difficiles et aussi pour vérifier que je ne commettais pas d'erreur. Je mettais donc les os dans la position adéquate et je notais les surfaces d'insertion des muscles avant de les dessiner. Bien connaître les surfaces d'insertion, c'est très important, je répète que j'avais recours à cette technique uniquement dans certaines situations un peu délicates ou lorsque je n'étais pas tout à fait sûre de moi.

Avez-vous eu des maîtres grands dessinateurs dans ce registre-là ?

Oui, j'ai eu un professeur de dessin aux Beaux-Arts qui avait été prix de Rome en sculpture, et que nous appelions "maître". Il ne nous enseignait pas l'anatomie théorique mais celle qui apparaît à travers les formes. Il était grand admirateur de Michel-Ange et de Léonard de Vinci dont on connaît bien le réalisme de l'anatomie dans leurs œuvres. Ce professeur a été pour moi un guide important pour m'apprendre le dessin, la structure, la nuance des traits, enfin tout ce qu'il faut pour construire un dessin. Cette technique ne fait certes pas la part belle à la fantaisie mais celle-ci vient par la suite, quand on sait dessiner. J'ai suivi également aux Beaux-Arts des cours d'anatomie humaine enseignés par un professeur qui nous a appris l'anatomie théorique avec des planches représentant les différents plans anatomiques. En arrivant au service d'anatomie, le professeur Barone m'a montré sa manière à lui de dessiner, car il faut le reconnaître, il dessinait très bien et avait déjà illustré lui-même une série d'ouvrages sur l'anatomie des équidés. Il me fallait de toute évidence respecter son style de dessin.

Comment considérez-vous ce premier emploi avec ce professeur ?

C'était un enseignant redouté de tous et connu par les étudiants pour sa très grande sévérité. Ce premier emploi a été très, très dur, mais je pense que nul autre que lui n'aurait pu m'enseigner avec autant de rigueur et de pédagogie. Monsieur Barone n'était pas toujours très facile, c'est le moins que l'on puisse dire, et je dois reconnaître qu'au début je commettais pas mal d'erreurs. Il ne me passait rien. C'était souvent difficile de comprendre car la matière n'était pas évidente pour une débutante et j'avais besoin d'être guidée et formée. Je peux tout à fait comprendre une extrême exigence mais fallait-il l'exprimer ainsi ? Pendant longtemps j'ai eu plus de critiques (pas toujours justifiées) que d'encouragements. Cela m'amenait à me poser des questions sur moi-même et sur mes compétences. Il s'arrangeait pour me faire des remarques désobligeantes, en public de préférence, me dévalorisant devant le personnel. Je me suis souvent demandé s'il ne prenait pas plaisir à me faire pleurer.

Heureusement, j'étais jeune, très entourée et l'ambiance générale à l'ENVL était excellente, ce qui m'a permis de tenir le coup ! Cette attitude ne serait plus tolérée aujourd'hui mais c'est le reflet d'une époque où certains chefs de service exerçaient durement leur autorité. Au bout de quelques années, mes relations avec monsieur Barone se sont nettement améliorées. Je me suis fait à son caractère en faisant la part des choses et en me cuirassant contre ses piques mais j'ai surtout appris à savoir comment le prendre. Il en a peut-être été de même pour lui. Il a commencé à m'apprécier, il m'avait même dit "nous

pourrions être amis si nous ne travaillions pas ensemble". Il était très cultivé et nous avions certains goûts communs.

L'atmosphère est devenue vivable, il y a eu presque des moments de connivence et il nous arrivait de parler librement de choses et d'autres. Cela ne l'a pas empêché de nous tenir fermement sous sa dépendance jusqu'à la fin de sa carrière au point qu'il avait même envisagé de maintenir cette mainmise le temps de terminer son projet éditorial. Il a donc échafaudé le projet suivant : puisque le professeur Éliane Chatelain, qui lui succédait, ne souhaitait pas collaborer avec lui pour la fin de ses travaux, monsieur Barone a alors cherché à me faire muter ainsi que deux autres personnes dans un autre service de l'ENVL, dirigé par un professeur acquis à sa cause, service à partir duquel il aurait eu toute facilité pour nous solliciter. Effectivement, il souhaitait achever son "anatomie comparée des mammifères domestiques" et espérait avec cette formule pouvoir nous faire travailler dessus.

Ce projet n'a pas abouti mais en dit long sur sa personnalité...

Vous a-t-on demandé d'aller chercher des compléments de formation à l'extérieur, notamment dans le cadre universitaire ?

Non. Sur ce plan-là, c'était l'ancienne école. Il n'y avait pratiquement pas de formation externe lorsque j'ai commencé sauf pour quelques personnes d'un niveau scientifique supérieur au mien. La formation continue est apparue petit à petit à l'ENVL et a été admise selon le bon vouloir des chefs de service. Nous avons beaucoup de travail dans le service d'anatomie et il était impossible de se consacrer à autre chose. Je me souviens d'une technicienne de mon service qui n'a pu obtenir son BTS par manque de temps pour le préparer.

Par la suite, j'ai eu accès à des formations un peu différentes, ne serait-ce que pour l'anglais car nous étions amenés à lire les publications anglo-saxonnes et le service accueillait souvent des scientifiques étrangers venus d'Australie, du Japon, d'Inde, d'Iran, d'Amérique du sud... pour faire des stages d'anatomie.

Aviez-vous l'impression d'être inféodée à l'unité ?

C'est exactement cela. Je faisais partie d'un bloc et j'en étais la possession. La dépendance était complète sans possibilité d'avoir la moindre initiative. La collaboration avec l'extérieur était très peu tolérée. L'esprit a changé avec l'arrivée du professeur Éliane Chatelain.

Vous arrivez en 1964 et vous découvrez le milieu des enseignants vétérinaires. Quel regard portez-vous sur ce monde qui est nouveau pour vous à l'époque ?

Je me suis retrouvée dans un univers scientifique que je ne connaissais pas mais qui m'intéressait. Sinon, je n'y serais pas restée.

C'était pour moi une autre culture et un autre monde. Les connaissances scientifiques que j'avais se limitaient aux cours de sciences naturelles suivis pendant ma scolarité du secondaire pour obtenir le bac philo. Je me suis donc familiarisée avec le milieu scientifique. Du fait de ma spécialité, j'ai très vite connu les enseignants vétérinaires ; il faut dire qu'une dessinatrice à l'ENVL, c'était nouveau et certains enseignants m'ont sollicitée en m'associant à leurs publications en cours (particulièrement ceux de parasitologie et de chirurgie). J'étais aussi en rapport

avec des ingénieurs, généralement INRA dont certains sont depuis longtemps des amis, j'entendais un jargon assez varié en raison de la diversité des disciplines. Cela m'intéressait même si je ne saisisais pas tout ce dont il était question. J'ai été aussi très rapidement en contact avec les étudiants que je rencontrais en salle de dissection, c'était extrêmement sympathique et j'avais l'impression d'être encore une étudiante. Il y a maintenant à l'école un certain nombre d'enseignants que j'ai connus comme étudiants.

Pour ce qui est du milieu vétérinaire, de nombreuses personnes étaient à cette époque-là d'origine rurale, c'était des gens sim-

ples et pas prétentieux. Il y avait un certain esprit d'entraide. Les femmes étaient faiblement représentées mais il y en avait tout de même quelques-unes, aujourd'hui les étudiantes sont beaucoup plus nombreuses !

Quel était l'enjeu de votre collaboration dans le service ?

L'enjeu était la publication. Voilà, sur la photo que je vous présente, on peut voir, un modèle du temps de monsieur Barone. Cette vache avait été congelée et sculptée pour avoir la topographie en place. Après, il fallait que j'en ressorte une planche anatomique comme vous pouvez le voir sur l'illustration.



Dessin d'une vache, devant la salle de dissection dans la cour de l'ancienne École Vétérinaire de Lyon.

Est-ce que vous avez été interpellée à l'époque ou par la suite par les questions relatives à la souffrance animale ?

Nous avions une technicienne très sensibilisée à ce sujet et qui veillait à cet aspect des choses. Pour ma part, en raison du poste que j'occupais, j'avoue que je n'étais pas directement concernée par cela. Oui, bien sûr je n'étais pas indifférente, mais je dois dire que lorsqu'on me présentait une pièce déjà disséquée à l'abattage, de laquelle je n'avais pas assisté, il me semble que ma sensibilité était moindre. En ce qui concerne la question du bien-être animal, j'ai confiance dans les pratiques des vétérinaires. Il me semble qu'il n'y a pas vraiment de souffrance provoquée, de toute façon c'est devenu aujourd'hui, un domaine très contrôlé.

Considérez-vous maintenant que ce poste de dessinatrice vous convenait ?

Maintenant, en repensant à tout cela, ce poste me convenait tout à fait et j'y étais très épanouie mais je dois dire qu'à mes débuts je me suis posée un certain nombre de questions à cause des difficultés que je rencontrais et que j'avais sous-estimées au départ.

Les premiers temps, je ne me sentais pas très à l'aise, parce que je ne comprenais pas toujours très bien. C'était même décourageant à tel point que je me demandais si j'allais continuer ce



Vache dessinée à la plume pour l'ouvrage sur l'ostéologie des mammifères domestiques.

métier pour peut-être retourner à l'enseignement, car cette activité à l'ENVL était très pénible physiquement. En effet, il fallait travailler debout dans une atmosphère malodorante et peu appétissante. Ensuite, avec l'expérience, j'ai pu me sortir de situations délicates en sachant discerner ce qui devait être rendu quand je me trouvais devant certaines pièces d'anatomie mal disséquées, en faisant abstraction du mauvais coup de scalpel, des muscles déplacés ou d'une anomalie.

Dans certains cas, je me trouvais devant des sujets de dissection très complexes et difficiles à comprendre, je me demandais alors si je pourrais les interpréter et j'ai vu que finalement j'y parvenais. C'est très valorisant d'avoir un modèle qui vous paraît informe et d'arriver à rendre quelque chose mais il y a des moments où je me disais "comment vais-je m'en sortir ?".

Cette impression s'est reproduite plusieurs fois par la suite mais avec l'habitude, je savais que je maîtriserais la situation.

Avez-vous eu des moments de découragement ?

Oui, parfois, surtout au début. Ce n'était pas toujours si simple que cela. Face à certaines difficultés, j'avais l'impression de ne pas pouvoir les résoudre et j'avais parfois le sentiment de ne pas être soutenue, monsieur Barone n'admettant pas que je ne puisse pas d'emblée comprendre des choses nouvelles pour moi, mais évidentes pour lui. J'ai eu aussi de grands moments de découragement lorsque je me suis rendue compte que je perdais ma créativité en dessin, au profit d'une technique sans fantaisie. Moi, j'aime plutôt le croquis, l'aquarelle, des choses un peu lâchées.

À travers cette fonction, quel a été votre degré de liberté ?

Jusqu'en 1982, je n'ai pratiquement pas eu de liberté. J'en ai eu davantage lorsque madame Chatelain a pris la direction du service. C'est vrai que cela a bien changé à partir de ce moment-là, mais tout de même, c'était une liberté relative parce qu'il fallait quand même que mes illustrations d'anatomie restent pédagogiques et précises. Ce ne sont pas des planches comme on en voit dans certaines revues dont l'illustration est plus libre. Plus tard, j'ai enfin pu faire de la couleur, guère pratiquée jusqu'alors compte tenu des coûts d'impression. J'ai pu faire des choses différentes et un petit peu à mon idée. Au début, on était encore dans l'optique de monsieur Barone mais très vite madame Chatelain m'a laissé beaucoup plus de liberté et de plus en plus d'autonomie.

Revenons à la technique que l'on vous demandait d'utiliser en dessin. Somme toute, on peut dire qu'elle relevait de l'académisme ?

Oui, je devais respecter les directives qui m'étaient données afin de rendre mes dessins les plus réalistes possible ; il fallait faire ressortir l'essentiel et faciliter la compréhension. Le dessin scientifique à but descriptif et documentaire doit rendre compte très précisément de la forme, de la texture et parfois de la couleur. Il s'oppose au dessin purement artistique par son absence d'expressionnisme.

Est-ce que les techniques de dessin ont beaucoup évolué depuis le début de votre carrière ?

Les techniques sont restées *grosso modo* les mêmes que celles que j'avais apprises et que je connaissais, je les ai seulement per-

fectionnées et j'ai gagné en confort avec l'utilisation de nouveaux matériels. Les techniques utilisées étaient la plume, vite remplacée par le Rôtring, plus rarement la couleur (gouache, aquarelle, encres de Chine) et quelques fois le lavis. Le crayon ne servait que pour les mises en place. Il fallait que cela ne coûte pas trop cher à l'impression, que ce soit facile à reproduire, toujours en fonction de notre dotation en crédits de fonctionnement, très modérée, mais cela a tout de même un peu évolué... En revanche, je ne me suis pas servie d'ordinateur pour la réalisation de mes dessins car ma fonction première était de dessiner à la main d'après nature. En procédant de cette façon, et avec l'aide de photos, on peut adapter le sujet dans le dessin et faire ressortir ce qui est nécessaire. Il est certain que cela aurait pris plus de temps de l'adapter avec l'ordinateur que de le faire à la main. Il faut cependant reconnaître que l'utilisation de l'ordinateur est plus appropriée pour des schémas très rigoureux et répétitifs, mais j'en ai très peu réalisés, la plupart des illustrations qui m'étaient demandées étant relativement complexes. Je suis d'abord dessinatrice et pas informaticienne. Si vous voulez, c'est ma main qui travaille et non la mécanique ; c'est mon plaisir, ma sensibilité... L'ordinateur, en dépit des possibilités offertes par les logiciels de dessin et de retouche d'image, ne peut intervenir sur le rendu de l'illustration et ne peut remplacer l'expérience du dessinateur, surtout en matière d'interprétation. Je reconnais, cependant, que l'informatique est utile pour la conservation, pour le stockage, pour la transmission et aussi lorsqu'on veut modifier un détail. D'ailleurs, mes dessins ont été informatisés dans certaines occasions avec des techniques plus modernes mais on perd beaucoup en qualité du trait et du rendu final, peut-être aurait-il fallu dans ce cas un matériel super performant ?

Est-ce qu'on vous l'a proposé, à partir du moment où il y a eu la possibilité d'utiliser les outils informatiques ?

On m'a proposé d'apprendre l'informatique mais bêtement, je n'ai pas trop insisté, tout cela parce que dans le service on manquait de secrétaires et j'ai pressenti qu'on essaierait de me confier un travail de secrétariat, comme cela était arrivé à certaines techniciennes du service qui s'étaient formé en informatique et se sont retrouvé à travailler au secrétariat.

Ce genre de pratique était monnaie courante à l'ENVL, et il n'était pas rare de retrouver dans des tâches administratives un agent officiellement affecté en laboratoire. Ce n'était pas mon but !

C'est la raison pour laquelle, j'ai été très méfiante vis-à-vis de cette technique. C'est dommage !

Avez-vous résisté ?

J'ai résisté malgré moi parce que cela aurait pu m'être utile. Ceci dit, je pense que l'informatique peut aider plutôt pour de la mise en page, pour changer un détail, mais pour les dessins d'après nature, qui étaient très élaborés, comme je l'ai déjà dit, je reste persuadée qu'on est pratiquement obligé de les faire à la main. Bien sûr, une fois les planches réalisées, on peut toujours les scanner et intervenir dessus mais j'insiste en redisant que dans ce style de dessin, la qualité en souffre toujours.

Avez-vous pu continuer à pratiquer les techniques que vous maîtrisiez ?

J'ai pu continuer avec le soutien de certaines personnes qui pouvaient intervenir en informatique. Le professeur Serge Sawoya,

qui est plus jeune et plus expert que moi dans ce domaine, a repris certains de mes dessins en les simplifiant pour les mettre en valeur différemment. Donc, nous étions complémentaires. En revanche, la photographie m'a souvent servie, elle m'a permis de faire des mises en place extrêmement précises. Par la suite, la photo couleur a amélioré la lisibilité des sujets à dessiner et j'ai apprécié de pouvoir disposer de photos des pièces d'anatomie prises au début de la dissection, car avec le temps elles s'abîmaient et j'avais au moins la photo pour me repérer.

Faisiez-vous vous-même de la photo ?

De la photo, j'en ai fait un petit peu. J'avais suivi des cours à l'École Vétérinaire dans le cadre du club de photo. J'avais appris des trucs et certaines choses que je ne sais plus faire par manque de pratique. Étant donné qu'un photographe travaillait pour nous, monsieur Barone m'a dit : "Ne perdez pas votre temps à cela". Je travaillais avec un technicien chargé de la préparation des pièces d'anatomie. Il s'est mis aussi à la photo lorsque le photographe de métier est parti. J'étais secondée par une adjointe technique qui tirait les traits de légendes, assurait les finitions de mes dessins, mais ne pouvait me remplacer dans l'élaboration et l'exécution de ceux-ci.

Ayant une certaine habileté, elle recopiait parfois mes dessins sur des tableaux, avec l'aide d'un projecteur, mais aussi sur des posters ou des photocopies. Cela n'allait pas au-delà, c'est une chose de recopier une œuvre déjà réalisée et une autre de la créer d'après nature et dans l'espace.

Dans cette équipe-là, comment étiez-vous considérée par rapport au reste de l'équipe du laboratoire ?

Un peu à part. D'abord parce que mon métier était assez insolite dans ce milieu scientifique. J'étais la seule à pouvoir faire ce que je faisais, et pour un certain nombre de choses, je ne devais compter que sur moi-même ; ceci dit, j'ai bien bénéficié de l'aide de tout le personnel technique dont je viens de parler et qui apportait aussi son appui à d'autres personnes du service.

Participiez-vous aux rencontres scientifiques ?

Pas du temps de monsieur Barone. Il n'en n'était pas question ! Plus tard, cela m'est arrivé de temps en temps, l'une des dernières fois, c'était lors du congrès de l'association des morphologistes en 2001, au cours duquel le professeur Roger faisait une communication au sujet du macaque *Cynomolgus* ; mais j'ai plus souvent rencontré des scientifiques individuellement pour des travaux divers que participé à des rencontres scientifiques.

Dessinatrice à l'École Vétérinaire, quelle était votre perception de l'INRA à cette époque-là ?

C'était l'organisme de recherche qui finançait nos postes, nous avions conscience de ce lien avec l'INRA mais dans notre activité quotidienne, nous répondions aux demandes de monsieur Barone. Nous ne cherchions pas à savoir comment progresser à l'INRA, comme cela nous a été demandé par la suite. C'est un directeur de recherche qui me l'a fait comprendre lorsqu'en 1986, j'ai présenté le concours d'assistant-ingénieur. Il m'a dit : "il ne

suffit pas d'être un bon exécutant ponctuel et appliqué, il faut aussi savoir pourquoi sont conduites les recherches, à quelles demandes elles correspondent, comprendre les problématiques dans lesquelles elles s'inscrivent et connaître les applications pratiques auxquelles elles peuvent donner lieu". C'était aussi l'optique d'un maître de conférences en anatomie, Jean-Marie Denoix, qui s'était orienté vers la bio-mécanique, celle-ci étant une application de l'anatomie pure. J'avais un peu travaillé avec lui dans ce domaine et cela avait intéressé l'INRA.

Voulez-vous parler d'appareillages en bio-mécanique ?

Oui. Quand j'ai passé mon concours, l'INRA était intéressé par les recherches de monsieur Denoix. Par la suite, celui-ci a été nommé professeur d'Anatomie à l'École Vétérinaire de Maisons-Alfort et a poursuivi ses recherches, plus particulièrement dans le domaine du cheval.

Aviez-vous des contacts

avec les personnels des autres écoles vétérinaires ?

Quelques-uns. Je suis d'abord allée à Maisons-Alfort au début de l'année 1970 pour un projet d'atlas d'anatomie du lapin, sujet de recherche proposé par l'INRA, qui associait les écoles vétérinaires de Lyon, Toulouse et Alfort (Nantes n'existait pas encore). Monsieur Barone ayant choisi une certaine technique que devaient utiliser les trois écoles, j'ai été chargée d'aller former à cette technique la dessinatrice de l'ENV d'Alfort qui n'en n'avait pas l'habitude. J'y suis allée à plusieurs reprises, en revanche pour l'ENV de Toulouse, mes contacts se sont faits par téléphone. À l'exception de ces agents, mes contacts avec les personnels des autres écoles vétérinaires concernaient les enseignants, principalement à Alfort.

J'ai apporté mon aide à plusieurs enseignants venus présenter leur agrégation à Lyon dans différentes disciplines. Je me revois une fois à Maisons-Alfort faisant des dessins au tableau jusqu'à 4 h du matin dans un vieil amphi qui aurait pu être sinistre si nous n'avions pas été toute une équipe à épauler le candidat. J'en garde un bon souvenir.

À partir de l'arrivée de madame Chatelain, j'ai eu aussi de nombreux contacts avec d'autres enseignants et chercheurs qui collaboraient avec elle. Il en a été de même avec le professeur Thierry Roger, qui m'a associé à ses travaux, en me confiant l'illustration de planches sur les Macaques *Rhésus* et *Cynomolgus* ou sur d'autres sujets.

En avez-vous dessiné ?

Des macaques ? Oui, beaucoup.



Dessin de macaque figurant dans l'Atlas du macaque de Thierry Roger.

Vous alliez bien sûr dessiner sur place !

Il aurait fallu se rendre à l'Ile Maurice !

Nous étions en relation avec l'Institut Mérieux qui recevait des singes venant d'un élevage spécialisé de l'Ile Maurice. Quand l'institut nous en procurait, ces singes n'étaient plus en vie. Ensuite, les étudiants les disséquaient et je les dessinais. D'ailleurs, un atlas du macaque produit à partir de thèses d'étudiants devait sortir mais il n'est pas encore paru. J'ai beaucoup travaillé pour l'illustration de thèses. Le professeur Thierry Roger a en effet, conduit de nombreux travaux de recherches sur ce sujet ; en chirurgie expérimentale, le macaque est très utilisé en raison d'un certain nombre de similitudes avec l'homme.

Vous étiez associée à toutes les publications qui sortaient ?

Avec l'arrivée de madame Chatelain, j'ai été associée à toutes les publications dans lesquelles figuraient mes dessins...

Comment étiez-vous mentionnée ?

J'étais mentionnée : "Illustration : Marie-Odile Bagnères". Certains auteurs me remerciaient dans la préface de leur ouvrage et je signalais chacune de mes planches.

Vous signiez vos planches ?

Du temps de monsieur Barone, je n'en signalais aucune. J'ai seulement été mentionnée dans l'*Atlas du lapin* car les deux autres enseignants ont cité leurs dessinatrices et cela permettait de voir le travail de chacun. J'ai aussi été mentionnée dans la réédition de l'ostéologie, à la fin de sa carrière, mais je pense que depuis cette mention a dû disparaître. C'est vrai, il m'a fallu attendre son départ à la retraite pour que je puisse enfin signer mes dessins.

Et pourquoi ne voulait-il pas ?

En tant que responsable du protocole, il me donnait les directives, me signalait les erreurs éventuelles et par conséquent il considérait que je n'avais pas de responsabilité dans ce travail. Je lui disais "je ne revendique pas la responsabilité du protocole ou quoi que ce soit mais je ne suis tout de même pas un instrument, je suis plutôt une exécutante qui pense" ; en effet, il fallait que je comprenne bien ce que je voyais pour pouvoir le traduire dans mes dessins.

Était-il sensible à cette argumentation ?

Apparemment non, il s'en tirait avec une boutade. Il avait une mentalité de mandarin et partageait peu avec ses collaborateurs. De plus, il déléguait rarement et il était très difficile d'avoir de l'initiative et de l'autonomie, c'était un homme très brillant, certes mais peu trouvaient grâce à ses yeux... même chez ses confrères enseignants.

Reconnaissait-il totalement l'art que vous pratiquiez ?

Pas chez quelqu'un qui lui était subordonné, même en respectant le style qu'il avait donné, il ne fallait pas l'exprimer de façon trop personnelle. Il dessinait d'une façon plus vigoureuse que

moi et mes dessins étaient plus fins, peut-être plus sensibles, cela ne lui convenait pas toujours. Cependant, je pense que dans un certain nombre de cas, il appréciait ce que je faisais mais ne le disait surtout pas. Il n'était pas du genre à faire beaucoup de compliments de peur que cela nous monte à la tête et voulait conserver son autorité sur son personnel.

Dans cette relation, les droits d'auteur n'étaient pas pris en compte.

C'est exact. Par la suite, j'ai travaillé avec de nombreux enseignants et scientifiques et j'ai toujours été associée à leurs publications par une signature ou une mention. *M.O.B*

Vous êtes-vous renseignée sur l'existence de ces droits ?

C'était le pot de fer contre le pot de terre et donc j'ai renoncé. Qu'aurais-je pu dire ? C'était difficile. On le voit avec l'esprit de maintenant mais ce n'était pas si simple. Plus tard, j'ai été plus valorisée et j'y ai trouvé de la satisfaction. Dans un autre registre, je rappelle que j'étais fonctionnaire, et je pense qu'avec ce statut mes œuvres appartiennent à l'organisme qui m'a rémunérée durant ma carrière.

À l'époque, est-ce que vous avez été sollicitée par d'autres enseignants ou d'autres scientifiques ?

J'ai été pas mal sollicitée par les enseignants des écoles vétérinaires de Lyon et de Maisons-Alfort, qui faisaient appel à moi pour leurs publications, également par des journaux scientifiques. J'ai répondu aussi à la demande de certains médecins, enseignants et hospitaliers, le plus souvent des chirurgiens. J'ai eu aussi l'occasion de travailler avec divers centres de recherches.

Vous ont-ils proposé de rejoindre leur équipe ?

Ce n'était guère possible car il s'agissait de travaux ponctuels. Une seule fois, le professeur de parasitologie de l'ENVL m'a proposé de rejoindre son équipe. À ce moment-là, j'aurais pu répondre favorablement à cette opportunité et ainsi j'aurais eu la possibilité de quitter le service du professeur Barone, mais à dire vrai, dessiner des insectes et des parasites à longueur de journée ne me tentait guère et je n'ai pas donné suite à sa proposition.

Cependant, il m'est arrivé de travailler ponctuellement pour diverses équipes au sein de l'école, et comme je l'évoquais à la précédente question, j'ai travaillé pour le journal *Le point vétérinaire*, avec lequel j'ai collaboré durant plusieurs années.

J'avais même pensé au Muséum d'histoire naturelle de Paris, mais lorsqu'il m'a été donné de visiter les coulisses de ce musée, j'ai vite compris que le travail au quotidien serait assez routinier. Ces travaux ponctuels m'ont permis d'être en contact avec d'autres organismes comme l'Institut Pasteur, l'Institut Mérieux, le CNRS, et bien d'autres... J'ai connu quelques chercheurs comme madame Brugère-Picoux, professeur en pathologie du bétail à Maisons-Alfort. Cette scientifique est maintenant très connue pour ses interventions en matière d'épizooties, comme la grippe aviaire, la tremblante du mouton, la fièvre aphteuse et tant d'autres épidémies qui déciment les cheptels.



Marie-Odile Bagnères
avec M. Barone devant la nouvelle
École Vétérinaire de Lyon.

Sans oublier la vache folle !**Que retenir-vous de cette expérience ?**

Madame Brugère-Picoux collaborait à des recueils de médecine vétérinaire et d'autres journaux couvrant ses centres d'intérêt. J'ai travaillé aussi pour des médecins de centres hospitaliers qui m'ont parfois contactée. Je trouve que c'est dur de travailler avec les médecins. Ce n'est pas la même mentalité que les vétérinaires. Je dois dire qu'avec certains médecins, j'ai eu l'impression d'être à leurs bottes mais heureusement ce n'était pas le cas de tous. C'est ainsi que je garde un excellent souvenir d'un professeur de chirurgie en orthopédie infantile. À sa demande, j'ai dessiné des appareillages orthopédiques. Je me souviens être allée à l'hôpital dans son service, ce médecin était très occupé et cela me prenait du temps mais je ne regrette pas cette expérience qui m'a permise de pénétrer dans ce milieu assez fermé de la médecine hospitalière ; j'avoue une certaine satisfaction à avoir été sollicitée par ces médecins pour mon savoir-faire de dessinatrice.

Vous parlez de mondes professionnels différents mais des gens comme vous qui quittent les Beaux-Arts pour se retrouver dans une école vétérinaire...

C'est complètement différent, on ne peut pas comparer.

C'est la nuit et le jour.

C'est la nuit et le jour. J'ai vraiment fait un virage sur l'aile qui a été dur. Je m'y suis intéressée parce que pour moi l'anatomie c'était comme de la géographie.

Peut-être avez-vous autre chose à nous dire sur votre vécu professionnel, par exemple dans les années 68 ?

Cela a changé pour l'École, pour les étudiants et pour l'évolution des esprits par la suite, mais le changement n'a pas été immédiat. Je me souviens que le professeur Barone s'est fait interpellé en plein amphithéâtre par le major de la promotion. Monsieur Barone en a été assez secoué, son autorité a été remise en question par cet étudiant qui était loin d'être un cancre mais cela n'a pas été suivi de beaucoup d'effets.

À l'École Vétérinaire de Lyon, il y a bien eu quelques remous mais les étudiants n'étaient pas du tout politisés comme à la Sorbonne à Paris, aux Beaux-Arts et dans un certain nombre de facs. Il y a bien eu un petit groupe de gauchistes regroupés autour d'un professeur venant de l'École Vétérinaire de Maisons-Alfort, c'était l'époque des palabres, des cheveux longs et des barbes hirsutes pour certains. Quand on revoit ces événements aujourd'hui, on trouve que c'était un peu du folklore. L'École Vétérinaire de Lyon n'était située ni en centre ville, ni à proximité des facs, nous étions loin du cœur des événements. Ce dont je me souviens le plus, ce sont les grèves des transports en commun, nous étions obligés de venir travailler en stop.

Mes rapports avec monsieur Barone s'étaient nettement améliorés car "j'avais pris de la bouteille", je veux dire que j'avais gagné en assurance et en expérience, mais je ne crois pas que ce soit tellement 68 qui ait fait grand chose. Ce qui a changé, c'est beaucoup plus tard, quand l'INRA a commencé à demander des comptes aux Écoles Vétérinaires. Il fallait faire des rapports et c'est là que j'ai ressenti le changement. Il y a eu des



audits, il fallait présenter ce que l'on faisait, le pourquoi... Les évaluations, c'est ce qui a plutôt changé l'esprit. Avant, on était un peu plus scolaire et on ne s'investissait pas de la même manière.

Les personnels techniques et administratifs travaillant dans les ENV n'avaient pas tous le même statut. Comment ces agents vivaient-ils cette situation ?

L'INRA était déjà implanté à l'École Vétérinaire de Lyon lorsque j'y suis arrivée. Ce que j'ai pu constater c'est que le personnel régi par l'INRA était jalouxé par le personnel relevant de l'École.

Pourquoi ?

Le contexte de la recherche INRA était peut-être plus favorable et offrait davantage de perspectives. Je pense que c'est surtout en matière de déroulement de carrière que l'INRA était plus intéressant car il offrait quelques possibilités de promotion, certes modestes, alors qu'à l'École, à cette époque-là, il n'y avait aucune évolution possible. De plus, l'attribution aux agents sur statut INRA de la prime de participation à la recherche était mal ressentie par le personnel de l'École qui n'en bénéficiait pas. Je dois dire que lorsque je recevais cette fameuse prime, cela m'amusait un peu car je n'étais pas une scientifique au départ, j'étais une littéraire mais je me prenais au jeu.

Dites-vous cela parce que vous avez eu des complexes par rapport au monde scientifique ?

Pas du tout. J'étais très fière de moi à partir du moment où j'ai commencé à comprendre ce que je faisais. Beaucoup d'autres dessinateurs peuvent le faire mais pas au pied levé. De nombreuses personnes dessinent infiniment mieux que moi, c'est évident, mais si ces personnes étaient mises en situation, sans formation préalable, de devoir dessiner une pièce un peu difficile, elles risqueraient de réaliser un dessin peu compréhensible. J'ai été assez contente du statut un peu spécial qui était le mien ; ce que j'ai regretté, en revanche, c'est de ne pas avoir connu, je ne dirai pas la compétition mais plutôt l'émulation. L'absence de concurrence peut être confortable, mais je trouve que pour progresser, il faut voir un peu plus ce que font les autres, se retrouver en situation de confrontation, c'est bien là que l'on découvre d'autres façons de travailler, c'est stimulant, pour donner envie de faire aussi bien, sinon mieux.

Aviez-vous l'impression quelquefois d'avoir un régime de faveur ?

Non, pas un régime de faveur parce que je faisais mon travail. Le régime de faveur fut déjà de faire ce que j'aimais : le dessin. J'ai

toujours aimé dessiner, même étant enfant, et je suis heureuse d'avoir pu vivre en faisant ce que j'aimais. Même si j'ai été obligée de changer d'objectif, j'ai vécu de mon art et c'est formidable, Toute petite, je dessinais. Je faisais des B.D., je me racontais des histoires. On m'a encouragée à suivre des cours de dessin avant de faire les Beaux-Arts. La suite a été imprévue, je n'ai pas eu le parcours que j'envisageais. Dans la vie, rien n'est écrit.

Continuez-vous à dessiner ?

Oui, je continue à dessiner mais pas autant que je ne le voudrais parce que je trouve que la vie va trop vite. Souvent, je me partage entre mon domicile et celui de ma mère. J'ai aussi de nombreuses et diverses occupations : voir mes amis, concerts, balades, expositions, voyages...

Vous êtes-vous investie dans l'ADAS et dans différentes associations ?

Non. Je n'avais pas le temps. J'étais en général débordée. J'ai toujours été débordée et je n'avais pas le temps de faire autre chose en dehors de mon travail car personne n'aurait pu le faire à ma place, pas même l'adjointe technique.

Ce qui n'était pas fait, ne l'était pas... Quand vous êtes à plusieurs, vous partagez le travail avec quelqu'un qui va pouvoir compléter ce que vous avez fait. Là, ce n'était pas le cas. Donc je n'avais pas le temps. Je ne me suis consacrée à aucune association mais je dois reconnaître que je n'en n'ai pas non plus eu l'envie.

Êtiez-vous dans une équipe mais avec un travail très personnel ?

Un travail personnel que je ne pouvais pas déléguer mais que j'assurais tout de même avec une équipe qui comprenait un préparateur, une technicienne, une adjointe-technique, une secrétaire et des agents de service, sans compter les étudiants pour lesquels et avec lesquels je travaillais.

Le préparateur arrangeait sommairement des pièces d'anatomie afin que les enseignants ou étudiants puissent les disséquer. Il montait des squelettes et s'occupait du bon état du musée d'anatomie et tératologie. L'adjointe-technique, je l'ai déjà dit, me secondait et apportait aussi son aide dans les travaux de laboratoire. On dépendait un petit peu les uns des autres. Disons que nous étions complémentaires.

À travers les échanges avec des chercheurs, avez-vous pu découvrir d'autres dessinateurs de l'étranger ?

Non. Si j'avais des échanges avec des chercheurs, c'est qu'ils ne connaissaient pas d'autres dessinateurs. Je n'ai connu les dessinateurs qu'à travers les livres étrangers et leur style ne me plaisait généralement pas.

Une exception pourtant pour les illustrateurs des journaux et revues dont la facture était plus nouvelle et plus moderne. Mais je n'ai jamais eu le moindre échange avec eux et je le regrette. En France, j'ai rencontré la dessinatrice d'anatomie d'Alfort et eu des contacts téléphoniques avec celle de Toulouse (madame Gras).

Quand j'ai passé des concours, j'ai rencontré des dessinateurs INRA mais ils étaient cartographes et donc totalement différents. J'ai essayé aussi par la voie de la médecine de connaître

des illustrateurs en anatomie et chirurgie humaines, mais en vain. Ils existent pourtant.

J'aurais pu suivre une formation qui m'aurait mise en contact avec ces professionnels et j'aurais appris à faire des choses un peu plus informelles.

Avez-vous sollicité cette formation ?

Non, je ne l'ai pas sollicitée, parce que je n'avais pas le temps de la suivre. À part quelques moments un peu plus calmes, je n'avais pas de disponibilité pour m'investir dans une formation parce que j'étais seule, cela a ses avantages et ses inconvénients.

Votre hiérarchie administrative et scientifique ne vous a-t-elle pas incitée à suivre ces formations ?

Régine Séchet, la responsable formation permanente pour les sites de l'INRA à Lyon, a bien formulé des offres de formation. Mais tout cela est arrivé assez tardivement et peut-être n'avais-je plus assez de punch à ce moment-là. La politique de formation est tout de même récente. À mes débuts, il n'y avait pas de telles propositions.

Votre profession était-elle organisée par ailleurs ?

J'ai su qu'à Nancy il y avait une école qui formait des dessinateurs scientifiques, mais j'étais déjà à l'École Vétérinaire depuis plusieurs années.

Peut-on parler de générations d'illustrateurs d'anatomie ?

À la Renaissance, l'étude de l'anatomie, surtout humaine, a connu un grand essor avec la parution des livres d'Ambroise Paré. En matière vétérinaire, l'un des premiers illustrateurs est peut-être Léonard de Vinci car on suppose que certains de ses dessins ont été utilisés ou ont inspiré en partie l'illustration de "l'anatomia del Cavallo" de Ruini, paru en 1598, bien après la mort de l'artiste. Il y a eu de nombreux illustrateurs en France dont je ne pourrais vous citer que quelques noms dans cette longue lignée. L'un des premiers connus a été Harguinier, professeur aux écoles royales de dessin, qui a réalisé vers 1772 l'illustration du *cours d'Hyppiatrique* de Philippe-Etienne Lafosse (contemporain de Bourgelat, fondateur à Lyon de la première École Vétérinaire, dont les œuvres ne comportent pas d'illustration !)

Les dessins à l'époque étaient gravés sur cuivre et souvent en couleurs. Harguinier, doué d'un réel talent, a réalisé de très belles planches souvent très connues mais fréquemment inexploitable faute d'avoir pu comprendre les préparations anatomiques trop complexes présentées par Lafosse. À la suite de celui-ci, il n'y aura pratiquement pas d'illustrateurs dans les livres d'anatomie vétérinaire car les auteurs craignaient les difficultés générées par l'iconographie. Pourtant en 1768, Bourgelat avait créé une chaire d'anatomie artistique des animaux qui

Reproduction d'une illustration du cours d'Hyppiatrique de P.E. Lafosse (1772).





Étude en couleur (aquarelle et encres de chine) pour la zoologie.

eut un vif succès, mais cette chaire cessa son activité en 1769 par manque de crédit. Elle fut rétablie en 1819 et disparut définitivement des Écoles Vétérinaires en 1836.

L'époque mouvementée de la Révolution et des guerres de l'Empire n'a guère favorisé le développement de l'illustration. Ce n'est qu'en 1825, qu'un autre maître de dessin de l'École Vétérinaire de Lyon, Hector Reverchon entreprit un *Atlas d'anatomie du cheval*. Sur le plan de la technique, ses dessins marquent un changement considérable par l'emploi du lavis lithographique en noir ou en bichromie, mais sur le plan anatomique, il reste encore beaucoup d'imprécisions. On peut aussi parler de E. Pochet qui illustra d'une manière conventionnelle mais irréprochable le *Traité d'organisation du pied du cheval* rédigé en 1851 par H. Bouley.

Dans la seconde moitié du 19^{ème} siècle, l'iconographie du *Traité d'anatomie comparée des animaux domestiques* paru en plusieurs éditions qui vont de 1855 à 1905, écrit d'abord par Jean-Baptiste Chauveau puis remanié par Arloing et ensuite par F.X. Lesbre témoigne de deux grandes innovations : la gravure sur bois de bout (la xylographie), d'une part et les applications de la photographie, d'autre part.

C'est une œuvre considérable faisant appel à de très nombreux dessinateurs, dont certains étaient vétérinaires, ainsi qu'à quelques graveurs. Chauveau (comme Lafosse) a participé lui-même aux dessins des figures les plus délicates. Il en sera de même plus tard pour certaines illustrations qui semblent avoir été dessinées à la hâte par Lesbre. Il m'est impossible ici de vous citer les noms des dessinateurs et graveurs ayant participé à cette œuvre tellement ils ont été nombreux. Cette iconographie constituera une base très utile aux ouvrages ultérieurs. Viendra ensuite la parution de l' *anatomie régionale des animaux domestiques*, ouvrage rédigé par L. Montané, E. Bourdelle et C. Bressou (1913-1953). L'auteur le plus âgé, L. Montané, se charge des figures les plus complexes dans le premier tome mais son habileté graphique n'est pas à la hauteur de son savoir et ses illustrations sont parfois confuses. L'illustration du deuxième tome

est presque entièrement l'œuvre de E. Bourdelle et surtout de D. Biscons, dessinateur de métier. Quelques figures seront effectuées par C. Bressou. Cet ouvrage qui couvre une quarantaine d'années a de réelles qualités pédagogiques, c'est un des seuls auquel j'ai pu me référer mais son aspect esthétique est incontestablement vieillot.

Tous ces ouvrages sont devenus petit à petit obsolètes et c'est ce qui a incité monsieur Barone à faire paraître une série d'abrégés sur les équidés dont l'illustration réalisée en grande partie par lui-même était peu satisfaisante et doit être considérée comme un premier essai. C'est alors qu'il projeta la publication d'un ouvrage sur l' *anatomie des équidés* qui comprendra plusieurs volumes et dont il assurera tout seul l'illustration.

On a pu constater alors de grands progrès dans le dessin et la création d'un style nettement plus contemporain et plus simple. Il s'agissait de dessins au trait et exécutés à la plume qui donnent une transcription graphique plus proche de la réalité. C'était donc le style que je devais adopter pour assurer la continuité iconographique de son œuvre quand il a fait appel à moi pour l'illustration de l' *anatomie comparée des mammifères domestiques*.

C'est ainsi que nous arrivons aujourd'hui à parler de mon parcours d'illustratrice à l'ENVL, dont je pense être l'une des dernières représentantes pour les Écoles Vétérinaires.

Avez-vous envisagé, à un moment ou à un autre de votre carrière, de faire une mobilité professionnelle en demandant une mutation dans un autre centre de l'INRA ?

Je n'avais pas beaucoup de choix dans ma spécialité. Dans les Écoles Vétérinaires, ce travail était réalisé par les collègues en place. Dans les autres centres INRA, il n'y avait pas beaucoup de dessinateurs et surtout il aurait fallu une autre formation, que je me mette à faire de la botanique, de la zoologie ou autre chose. J'ai fait quelques dessins en entomologie mais si peu, et je n'ai pas approché la botanique.

Auriez-vous pu travailler à La Mulatière ?

Il n'y a pas très longtemps que La Mulatière abrite des installations de l'INRA !

Depuis 1991.

Géographiquement cela ne me convenait pas du tout. S'il avait fallu y aller, j'y serais allée, mais sans enthousiasme, du reste j'avais déjà changé de domicile lorsque l'École Vétérinaire de Lyon a quitté ses anciens bâtiments tellement chargés d'histoire des bords de Saône pour aller s'installer à Marcy-l'Étoile. J'ai quitté la vieille école car elle n'était pas assez grande mais elle avait une âme. Aujourd'hui, la nouvelle école semble déjà vétuste mais n'a pas d'empreinte du passé. L'avantage c'est qu'elle est à la campagne et j'apprécie, bien plus que La Mulatière qui franchement n'est pas le meilleur coin de Lyon.

Il y avait aussi des dessinateurs dans les stations de zoologie de l'INRA. Étiez-vous au courant ?

Pas beaucoup. Je savais qu'il y avait des dessinateurs en zoologie, mais j'aimais ce que je faisais en anatomie. C'est vrai que j'aurais pu intégrer carrément l'INRA. La zoologie m'aurait attirée. Mais cela dépendait des implantations des centres INRA. Dans la mesure où j'avais une activité qui m'intéressait... Cependant, si l'ambiance du laboratoire d'anatomie ne s'était pas améliorée, il est certain que j'aurais fini par partir.

Finalement, l'INRA semblait un monde assez lointain pour vous, n'est-ce pas ?

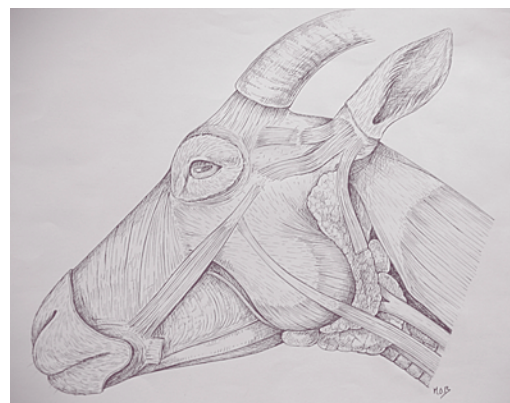
Au début, c'était complètement lointain, jusqu'à ce que l'INRA se manifeste en nous demandant des comptes.

À quelle époque vous a-t-on demandé des comptes ?

À partir de 1984, lorsque nous sommes devenus fonctionnaires, il nous a fallu, chaque année, faire des rapports d'activité. Il y a eu des audits, c'est à ce moment-là que je me suis présentée à des concours. J'en ai réussi un et j'ai raté le suivant. Je me suis trouvée devant un jury qui ne comportait pas d'anatomiste. C'était des scientifiques qui me posaient des questions de toutes sortes mais très peu dans la spécialité de mon laboratoire. Les questions portaient sur mon aptitude à travailler en équipe, ma connaissance des modalités de gestion de l'équipe à laquelle j'appartenais, mes possibilités d'encadrement, le but de mon travail : recherche, pédagogie... Nous avions déjà des réunions de travail dans mon service mais aussi des assemblées générales INRA. Nous en avons eu de plus en plus et on nous expliquait le mode de fonctionnement de l'INRA, sa gestion. L'impact de l'INRA sur le fonctionnement de l'École était très grand car la plupart des personnels d'appui à la recherche étaient INRA, à l'exception de rares membres du CNRS ou de l'INSERM. C'est aussi à partir de 1986 que nous avons participé à des réunions où chaque unité présentait ses travaux de recherche devant le personnel INRA réuni. Il m'est arrivé de présenter mon travail avec des transparents et des posters. Je me souviens, en outre, d'une séance consacrée à l'anatomie de la chèvre ; par la suite, j'ai refait ce type d'exposé pour d'autres espèces.

Tout à l'heure vous parliez de zoologie.

Oui, cela m'aurait intéressée, mais me tourner vers la zoologie m'aurait amenée à intégrer une station de zoologie de l'INRA et donc à quitter Lyon. J'aurais pu l'envisager dans mes débuts, au moment de mes difficultés évoquées précédemment, mais c'était aléatoire. Le climat s'étant ensuite amélioré, je n'avais plus l'envie de quitter cet endroit où je me sentais enfin bien, tant dans mon travail que dans l'ambiance générale.



Aviez-vous des préférences pour aborder certains travaux ?

Mes préférences allaient naturellement vers l'anatomie que j'avais apprise durement mais où j'avais acquis une certaine expérience plutôt qu'en zoologie, bien qu'il soit toujours intéressant d'élargir l'étendue de ses connaissances.

Bien sûr, dans ce domaine, il y avait des similitudes avec ce que je faisais déjà mais avec un champ d'investigation beaucoup plus vaste

allant jusqu'au plus petit (les insectes par exemple) ; ce qui aurait rendu le dessin plus méticuleux, certes intéressant, mais bien plus contraignant, s'il s'était agi de sujets de trop petite taille. Dans ce cas, je n'aurais pas aimé en dessiner à longueur de journée, j'ai déjà eu à faire des dessins au microscope ou avec une loupe, c'est très pénible pour la vue et pour l'attention que cela demande. J'avais cependant une assez grande habileté pour les études documentaires que nous faisions aux Beaux-Arts. Elles consistaient à reproduire les modèles proposés de la manière la plus fidèle et la plus artistique possible, avec toutes sortes de techniques, mais dans le cadre du dessin scientifique, il est difficile d'être créatif.



Planche anatomique de la chèvre.

C'était très encadré.

Est-ce qu'on peut parler d'enfermement ?

En effet, il y a un peu d'enfermement mais ce genre d'illustration le nécessite en raison de la très grande précision exigée. Il y a peu de place pour la fantaisie.

Dans le domaine artistique, l'enfermement est plus apparent car l'art connaissant toutes sortes de formes d'expression jusqu'aux plus libres, si des limites sont imposées, celles-ci seront visibles mais l'enfermement joint à la routine peut être présent également dans d'autres professions, même à de très hauts niveaux de responsabilité.

Il est regrettable que cela ait cassé un peu chez moi une certaine inspiration. Après avoir dessiné toute la journée, j'avais parfois moins envie de le faire pour mon compte personnel pendant mon temps libre. Il fallait alors que je dispose d'un temps assez long, c'était donc plutôt pendant les vacances que le week-end.

Il fallait un peu me changer des dessins à l'ancienne, ceci dit, ce n'est pas très facile non plus de dessiner à l'ancienne.

Avez-vous l'impression que vous avez brimé votre regard d'artiste ?

C'est vrai, pendant un moment j'ai brimé cette dimension importante de moi-même mais j'ai trouvé d'autres centres d'intérêt.

Aviez-vous d'autres centres d'intérêt à l'extérieur de l'INRA ?

J'ai eu beaucoup d'autres centres d'intérêt en dehors de l'INRA, évidemment, je m'intéresse à tant d'autres choses ! Mais pour *Archorales*, je me limite à évoquer l'intérêt porté à mon travail.

Pouvez-vous préciser un peu plus ?

Il s'agissait d'abord de découvrir l'anatomie d'une manière plus approfondie et de trouver du plaisir à acquérir cette connaissance. J'ai ressenti le même intérêt que celui que j'éprouvais pour la géographie. Ensuite, j'ai aimé rendre cette anatomie de la manière la plus juste possible et de façons différentes en variant les techniques.

J'ai apprécié aussi qu'il ait été possible de diversifier mes travaux de dessin en collaborant avec d'autres unités de l'ENVL et des organismes extérieurs. C'est ainsi par exemple que j'ai réalisé la plupart des planches consacrées à l'"ophtalmologie vétérinaire" avec le professeur Bernard Clerc de l'ENVL. C'était un très gros ouvrage avec des illustrations de toutes sortes : schémas, pour les techniques opératoires en chirurgie, planches en couleurs pour l'anatomie de l'œil. Cet ouvrage a été publié avec la contribution du professeur Chatelain qui en a assuré la partie anatomique.

Là, il semble que vous ayez re-vécu ?

Oui, c'est vrai. Au fil du temps, j'ai acquis une certaine autonomie qui s'est développée par la suite avec l'expérience. J'ai appris à discerner ce qui était intéressant à représenter dans mes dessins, la manière de les rendre au mieux, avec des techniques variées, savoir aussi (à ne pas négliger) où me documenter et qui contacter. J'ai eu ainsi de nombreux contacts. En m'impliquant de façon plus personnelle dans mon travail, celui-ci est devenu plus valorisant.

Avec le recul, je suis malgré tout assez satisfaite de ce que j'ai pu réaliser depuis mes débuts. Il faut en effet se souvenir que lorsque je suis arrivée dans le service d'anatomie, j'avais très peu de modèles pouvant me servir de référence et m'aider à comprendre. L'iconographie des livres mis à ma disposition (généralement en anglais ou en allemand) était très incomplète

par rapport à ce qui m'était demandé. Plus tard, j'ai pu bénéficier des livres d'anatomie comparée du professeur Barone que j'avais illustrés. Cela a constitué pour moi une importante source de renseignements, tant cette œuvre a été vaste et approfondie. Quand par la suite, se sont développées les études sur d'autres mammifères, souvent sauvages, j'ai beaucoup été aidée par ce que j'avais déjà produit. Quand on peut se servir de sujets déjà traités, cela éclaire beaucoup. Cependant, il ne s'agissait pas de recopier mais d'adapter en fonction de l'espèce. Je vous donne un exemple : quand à l'occasion de plusieurs thèses, j'ai eu à travailler sur l'ours, celui-ci étant un carnivore, j'ai pu m'inspirer du chien, mais en tenant compte des

caractères spécifiques de l'ours (plantigrade, proportions différentes) ; il en a été de même pour le macaque avec ses similitudes et ses différences avec l'homme. Pour la girafe, j'ai aussi trouvé des sources d'inspiration malgré des proportions hors normes.

Aviez-vous de bons rapports avec les élèves de l'École Vétérinaire ?

Très bons, certains sont même devenus des amis avec lesquels je suis toujours en relation.

Vous sollicitaient-ils ?

J'ai beaucoup travaillé avec ceux qui préparaient leur thèse au sein du service d'anatomie et même parfois pour les thésards d'autres services. J'avais d'excellents rapports avec les étudiants. Je les avais souvent connus en salle de dissection quand ils étaient en 1^{ère} ou 2^{ème} année, pour y avoir travaillé moi aussi. Il y avait toujours une agréable ambiance de bonne tenue et de collaboration.

Les sujets de thèse des étudiants étaient proposés par les enseignants du service qui étaient aussi leurs maîtres de thèse. De mon côté, je devais assurer l'iconographie de ces travaux et encadrer les étudiants dans ce domaine.

Après que l'on ait exposé aux étudiants et à moi-même les données et indications nécessaires à la réalisation de ces thèses, il nous fallait entreprendre ce travail en étant bien évidemment supervisés par les maîtres de thèse.

Les étudiants disséquaient et ensuite je dessinais.

J'ai bien aimé collaborer à ces travaux scientifiques et savouré l'autonomie que cela me procurait. J'ai rapidement pris l'habitude de savoir quelles étaient les planches à représenter, à l'exception de certaines plus spécifiques pour lesquelles je me renseignais auprès de l'enseignant. Pour le reste, j'étais directement en rapport avec les étudiants.

Parfois, c'était moi qui les conseillais, les encadrais, parfois c'était eux qui me corrigeaient une erreur. Chaque fois qu'il y avait une difficulté, on tâchait de la résoudre ensemble, chacun à sa manière et si aucune solution n'était trouvée, nous allions voir le responsable. De toute façon, c'était lui qui supervisait le tout. J'ai trouvé très agréable cette collaboration avec les thésards, il n'y avait pas de hiérarchie mais plutôt une certaine camaraderie. J'ai eu beaucoup de chance de travailler avec des jeunes, c'est très enrichissant.

Par ces travaux de thèses, j'ai été en relation avec des personnalités très diverses. Concernant les thèses conduites sur le manchot royal, j'ai été mise en relation avec un chercheur du CNRS qui partait plusieurs mois chaque année en Terre Adélie et il me racontait les expériences scientifiques qu'il menait sur place. L'un des thésards est parti le rejoindre pour un stage mais je crois qu'il a trouvé le séjour bien long.

Pour l'étude des animaux de laboratoire, j'ai eu l'opportunité de rencontrer un chercheur de l'institut Pasteur en mission à Cayenne pour des travaux sur le singe Saïmiri, espèce originaire de ce pays, et bien d'autres personnes encore.

Durant les dix dernières années de mon parcours professionnel, l'illustration des thèses a tenu une place assez importante dans mon emploi du temps. À l'approche de mon départ en retraite, les travaux se sont multipliés et j'ai été complètement surchargée au point que j'ai dû emmener du travail avec moi pendant les vacances précédant mon arrêt d'activité le 10 septembre



Chien (technique au lavis noir).

2001. Malgré cela, il a fallu que je revienne à l'École durant le mois d'octobre. Je ne pouvais laisser inachevée ce que je considérais comme mon œuvre. J'ai aimé le métier que j'exerçais dans un excellent climat tant avec les enseignants qu'avec les étudiants.

Vous avez donc été très heureuse dans votre travail...

Oui, quand je fais le bilan de mon parcours professionnel, je peux dire que globalement j'ai été heureuse malgré les difficultés du départ ; j'ai bénéficié d'un entourage intéressant sur le plan intellectuel et cela m'a beaucoup apporté.

Cependant, je suis aussi heureuse de m'être arrêtée et d'avoir en fin le temps de faire tant d'autres choses. En effet, à la fin de ma carrière j'étais vraiment trop bousculée, j'étais complètement débordée car on me confiait de toutes parts beaucoup de travail. C'était très intéressant mais je suis arrivée très fatiguée au terme de mon temps d'activité.

Avez-vous pu former quelqu'un ?

Je n'ai pu le faire que de manière incomplète. Au cours des dernières années passées à l'ENVL, j'ai été sollicitée par une jeune technicienne qui aurait aimé se former à mon métier. J'ai commencé un peu mais je n'ai pas eu le loisir de continuer, la personne étant partie ailleurs. J'ai bien essayé de former l'adjointe technique, mais l'opération était compromise car elle manquait de bases. J'ai aussi accueilli des stagiaires de collègues mais l'objectif n'étant pas défini, on ne peut pas vraiment parler de formation.

De toute façon, l'INRA n'avait pas l'intention de maintenir mon poste au-delà de mon départ à la retraite et aujourd'hui, il n'y a plus de dessinateur à l'ENVL.

Comment travaille-t-on aujourd'hui ?

Les enseignants actuels travaillent différemment et font moins de recherches nouvelles en anatomie pure. Aujourd'hui, c'est plutôt de l'anatomie appliquée qui demande plus de dessins schématiques que d'illustrations très élaborées. On reprend donc mes dessins avec des photocopies ou en les scannant pour les remanier à l'ordinateur, parfois la qualité se perd un peu. C'est ainsi que procède le professeur Sawoya qui est l'un des meilleurs en dessin. Il adapte mes dessins à sa manière, mais il dessine suffisamment bien pour créer ses propres illustrations, assez épurées, avec son style personnel, ces dessins servant de support à son enseignement.

Y a-t-il au cours de votre parcours professionnel des choses que vous auriez aimé réaliser et que vous n'avez pu mettre en œuvre ?

Il y a toujours des choses qu'on aimerait réaliser et qui ne peuvent aboutir pour des raisons diverses.

J'aurais aimé avoir un travail plus diversifié et avec davantage de responsabilités. J'ai beaucoup apprécié les quelques fois où je suis allée en mission apporter ma collaboration comme par exemple, à l'École Vétérinaire de Maisons-Alfort lors de la réalisation de l'*Atlas du lapin* ou encore à Rodez pour l'élaboration d'une brochure sur la vache Holstein (plaquette publicitaire d'une industrie d'aliment du bétail). Il y a eu quelques autres occasions mais cela ne s'est pas produit assez souvent à mon

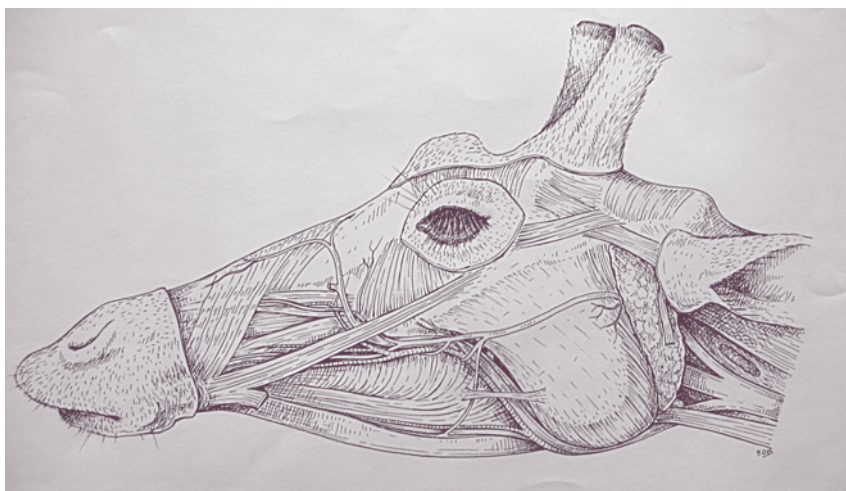
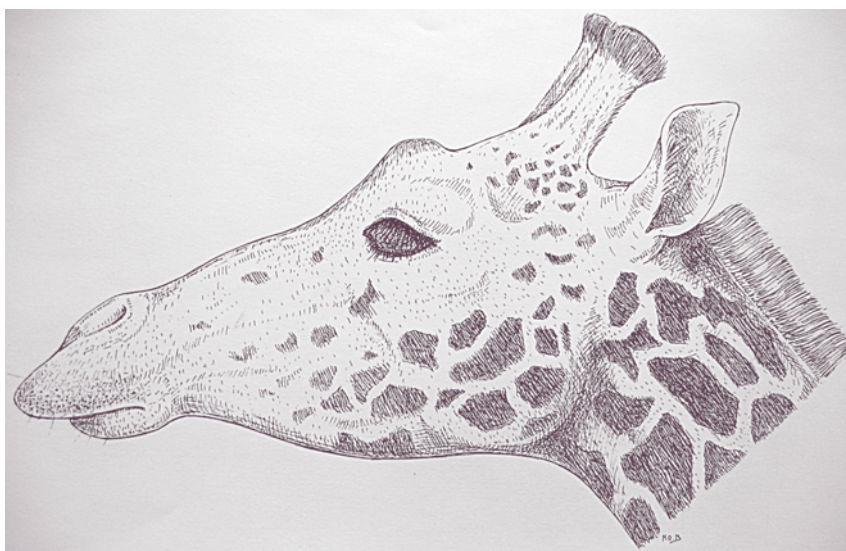


Illustration d'une thèse sur l'anatomie de la tête de la girafe.

gré, car c'est ainsi que l'on peut rencontrer des gens très différents et éviter la routine.

Je regrette aussi le manque de contact avec des personnes exerçant le même métier que moi. Peut-être cela aurait-il été possible en suivant une formation extérieure à l'ENVL mais je n'en suis pas sûre non plus.

Pourtant la formation permanente existe bien !

Bien sûr qu'elle existe mais j'ai déjà exposé précédemment les bonnes raisons qui m'ont amenée à ne pas utiliser cet outil : manque de temps et d'encouragements à suivre cette voie, propositions de formations dans différents secteurs susceptibles de m'intéresser arrivées trop tard...

Mais il y a aussi les mauvaises raisons : baisse de tonus dans les dernières années de ma carrière et aussi pas mal de fatigue. Cela m'a empêchée de me lancer dans une formation adaptée à ma discipline, chose que j'aurais bien entreprise si l'opportunité s'était présentée lorsque j'étais plus jeune.

J'ai cependant suivi une formation en anglais mais je n'étais pas toujours très assidue !

Maîtrisez-vous l'anglais ?

Pas très bien, enfin suffisamment pour me débrouiller lorsque je voyage.

Et dans votre activité professionnelle ?

Suffisamment pour lire les ouvrages et les publications scientifiques ou parler de généralités avec les stagiaires étrangers qui



Pot de départ, avec le personnel INRA de la régie à l'École Vétérinaire de Lyon.

Photo : Sandrine Gélain

venaient dans le service. En revanche, dans le cadre de contacts professionnels comportant des conversations scientifiques, c'était une autre affaire, surtout si ces stagiaires venaient d'Asie, avec leur accent très particulier. Heureusement, de nombreux stagiaires qu'il m'a été donné de rencontrer parlaient un français très compréhensible. Certains d'entre eux avaient pu bénéficier d'une formation de mise à niveau en français dispensée à Besançon.

Je maîtrisais cependant mieux l'espagnol et j'ai pu avoir des échanges intéressants avec des Espagnols ou des Sud-Américains. De temps en temps, je faisais des traductions de courrier pour monsieur Barone.

Au cours de votre parcours professionnel qui s'est étalé sur trente-cinq à quarante ans...

Trente-sept ans et demi. C'est quarante ans en tout si je compte ce que j'ai fait dans l'enseignement.

Pendant toutes ces années, vous avez côtoyé plusieurs générations d'enseignants, de chercheurs, de techniciens, d'agents administratifs. L'évolution des technologies, des profils de recrutement, des approches du travail dans les différents domaines d'activité de la recherche ont complètement modifié nos univers professionnels. Comment avez-vous appréhendé tous ces changements ?

Il y a indéniablement du modernisme. D'abord la technologie a fait de tels progrès qu'elle a changé la manière de travailler et de percevoir les choses. L'enseignement ne s'est pas tourné seulement vers la pédagogie mais s'est orienté aussi vers la recherche. Les enseignants sont devenus pour un grand nombre d'entre eux des enseignants-chercheurs.

Lorsque je suis arrivée à l'ENVL, il y avait pour chaque discipline un professeur titulaire de la chaire autour duquel gravitaient d'autres enseignants (maîtres de conférences, maîtres-assistants, assistants) et le personnel technique. Maintenant chaque chaire a été scindée en plusieurs unités spécialisées dans telle ou telle discipline. On ne passe plus d'agrégation mais des HDR (habilitation à diriger des recherches). C'est à la fois plus complexe mais plus vivant et moins cloisonné.

Au fil des années, j'ai vu partir à la retraite tous les responsables des chaires et j'ai assisté à l'arrivée des plus jeunes avec les changements que cela implique. Les structures mises en place par les anciens ont été bousculées. C'est dans l'ordre des choses, cela est peut-être bien mais c'est parfois regrettable, je pense en particulier à notre musée d'anatomie et tératologie qui était un beau musée. Il n'est pas entretenu par manque de

temps ou d'intérêt. Il s'abîme. Je n'ai plus de repère, mais après tout, disons que c'est normal !

L'ambiance assez conviviale que j'avais connue à l'École s'est dégradée, la faute est imputable à l'individualisme, à l'anonymat comme dans de nombreux autres secteurs de la société. Je constate également que le niveau de culture générale a beaucoup baissé. Les anciens professeurs et les élèves me semblaient beaucoup plus cultivés dans bien des domaines. Aujourd'hui, les nouveaux arrivants sont certes très spécialisés mais on constate que bien souvent leur culture générale est plus limitée et qu'ils ont des problèmes avec l'orthographe.

Là, vous avez parlé des enseignants et des scientifiques mais que diriez-vous pour les autres personnels ?

Les personnels des autres catégories ont suivi eux aussi l'évolution de l'École Vétérinaire. À la différence des scientifiques et des enseignants (souvent mutés pour des promotions), le reste du personnel a moins bougé géographiquement et en général, j'ai côtoyé les mêmes personnes tout au long de ma vie professionnelle.

J'ai été en contact avec un certain nombre d'ingénieurs INRA d'autres services et j'ai pu constater qu'avec l'installation de laboratoires associés, les techniques utilisées et la conception du travail ont beaucoup évolué avec le temps.

Et puis de nombreuses personnes nouvelles sont arrivées que j'ai peu connues dans l'ensemble. Tout cela a entraîné une gestion différente et l'École Vétérinaire de Lyon a pris l'allure d'une "grosse entreprise".

Nous allons vous poser la question rituelle.

Qu'est-ce que vous auriez envie de dire et que vous n'avez pas encore exprimé au cours de cet entretien ?

À titre personnel le seul regret que j'ai eu c'est plutôt ce que l'on ne m'a pas dit... au moment de mon départ à la retraite. Lors des dernières soutenances de thèses auxquelles j'avais participé, j'aurais aimé que les enseignants d'anatomie faisant partie du jury mentionnent mon prochain départ et me souhaitent publiquement une bonne retraite.

Cela m'aurait aussi fait plaisir que pendant leurs discours aux étudiants ils me remercient spécialement pour l'engagement et les efforts que j'ai mobilisés pour terminer ces derniers travaux. Ils ont bien entendu fait des allusions élogieuses à propos des illustrations, comme cela se fait habituellement, mais j'aurais apprécié d'en entendre un peu plus, tout simplement parce que je parlais. Ils le pensaient sûrement mais n'ont pas su le dire. C'est une enseignante d'un autre service, membre assesseur d'un des jurys, qui m'a présenté ses vœux de bonne retraite.

Ces petites remarques mises à part, je dois dire que j'ai beaucoup apprécié de travailler avec les professeurs Chatelain, Roger et Sawoya. Je sais que cela a été réciproque et qu'ils ont reconnu les qualités de mon travail. Leur attitude envers moi me l'a toujours prouvé. Je garde un bon souvenir du pot de départ bien sympathique avec les enseignants et les étudiants, au cours duquel j'ai reçu de beaux cadeaux.

Pour finir, je veux dire que je n'ai pas eu à me plaindre non plus de l'INRA, et le fait que cet institut sollicite aujourd'hui mon témoignage est la preuve de son intérêt pour mon parcours professionnel assez atypique. J'ai donc souscrit à cette demande avec plaisir. J'ai été heureuse de partir à la recherche de mes souvenirs professionnels, encouragée par la mission Archorales. ■